

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 48 (1903)  
**Heft:** 3

**Artikel:** La tactique de l'espace  
**Autor:** Lecomte, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338050>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA TACTIQUE DE L'ESPACE

Planche XII.

Plus d'un lecteur trouvera sans doute ce titre un peu prétentieux ; peut-être aura-t-il raison. Aussi n'avons-nous fait que l'emprunter à un ouvrage italien dont la lecture nous a suggéré ce qui suit<sup>1</sup>.

Ce petit livre est un plaidoyer en faveur de l'extension des fronts de combat. S'appuyant sur les expériences de la guerre du Transvaal, l'auteur, M. le capitaine Cecchi, cherche à prouver que la guerre de l'avenir sera essentiellement une lutte pour l'espace. Chaque belligérant s'efforcera d'étendre son front le plus possible et d'empêcher son adversaire d'en faire autant. Pour soutenir cette thèse, qui nous semble fort juste, M. le capitaine Cecchi s'y prend d'une façon qui nous a paru peu convaincante. Au lieu d'étayer sa théorie par des faits concrets, il a recours à des démonstrations abstraites ; au lieu de chercher ses preuves dans l'histoire militaire, il les cherche dans les mathématiques et, à notre avis, ne les y trouve pas. Si un jour quelque mathématicien de génie arrivait à poser des équations tenant compte des mille et un facteurs matériels et moraux qui jouent un rôle à la guerre, il y aurait encore bien loin de cette théorie à la pratique. A plus forte raison est-il impossible de réduire ce problème si complexe à quelques théorèmes de mathématique élémentaire, comme a voulu le faire M. Cecchi. D'ailleurs, en combinant l'algèbre et la théorie de tir, on arrive facilement à prouver ou à se persuader qu'on prouve tout au monde. Il nous serait facile, par un calcul apparemment tout aussi juste que celui de M. Cecchi, de prouver le contraire de ce qu'il avance, mais nous croyons que ni son calcul ni le nôtre ne soutien-

<sup>1</sup> *La tattica dello spazio*, par C. Cecchi, capitaine au 24<sup>e</sup> d'infanterie. Castellamare, 1902. 48 pages in-8<sup>o</sup> Prix : 1 fr.

draient l'épreuve de la pratique ou l'examen d'un professeur de mathématiques.

Et pourtant, nous sommes au fond du même avis que M. Cecchi, mais notre conviction est basée sur l'étude non de la théorie du tir, mais de l'histoire militaire. Si nos lecteurs veulent bien nous suivre sur ce terrain, nous espérons que nos exemples historiques les intéresseront autant et les convaincront mieux que ne l'ont fait pour nous les formules de M. Cecchi.

Jomini distinguait douze ordres de bataille qu'on peut en somme ramener à trois : l'ordre frontal, l'ordre débordant, l'ordre enveloppant.

Dans les manœuvres impériales, royales ou fédérales, on ne voit guère que l'ordre frontal et quelquefois débordant, mais toujours sur des fronts restreints. A la guerre, on verra, croyons-nous, surtout l'ordre débordant ou enveloppant, et des fronts étendus.

A quoi cela tient-il ? L'histoire militaire va nous le dire.

Bien que la tactique des grandes manœuvres ressemble souvent plus à celle du temps d'Annibal et de César qu'à l'idée que nous nous faisons d'une bataille moderne, nous croyons inutile de remonter jusque-là. Remarquons seulement que ce fut justement par une manœuvre enveloppante imprévue qu'Annibal remporta sa plus belle victoire, celle de Cannes. A part cela, nous nous en tiendrons à l'histoire militaire moderne.

Napoléon, ce grand gagnant de batailles, affectionnait l'attaque frontale. Ses terribles coups de boutoir, menés avec un brio incomparable par des lieutenants comme Ney, Lannes, Murat et tant d'autres, étaient presque toujours couronnés de succès. Avec un coup d'œil admirable, l'Empereur savait reconnaître le point décisif de la ligne ennemie et y diriger son attaque. Rarement il jugeait nécessaire de tourner ou de déborder l'ennemi.

Si, en stratégie, Napoléon aime à tourner (Marengo, Iéna) et envelopper (Ulm), ses manœuvres aboutissent presque toujours à une bataille frontale.

A Lodi, il force lui-même le passage de l'Adda et bouscule les Autrichiens ; à Austerlitz, il enfonce le centre ennemi et détruit ensuite les ailes ; à Friedland, il culbute l'aile gauche et coupe la retraite à la droite ; à Borodino, il attaque sur

toute la ligne et la force de haute lutte ; à Dresde, il attaque les deux ailes et les rejette sur le centre ; à Hanau, il passe littéralement sur le ventre de l'armée bavaroise ; à Ligny, il fait à peu près comme à Borodino ; à Waterloo, même l'attaque frontale lui réussit presque, et ce n'est que l'arrivée des Prussiens sur son flanc droit qui lui arrache la victoire.

A forces à peu près égales, l'Empereur, confiant dans ses troupes, cherche rarement la victoire par quatre chemins. Cependant lorsque les circonstances s'y prêtent, il seconde volontiers l'attaque de front par l'attaque débordante, mais c'est moins pour vaincre que pour parfaire la victoire ; l'attaque frontale reste l'essentiel. C'est surtout dans les dernières années, lorsque ses troupes sont moins solides, que Napoléon a recours à ce moyen.

A Wagram, Davoust tourne l'aile gauche autrichienne, tandis que Oudinot l'aborde de front et que Macdonald enfonce le centre.

A Bautzen, l'Empereur, avec cent mille hommes, attaque de front ; Ney, avec soixante mille, de flanc ; la manœuvre ne réussit qu'à moitié ; l'ennemi est battu, mais pas détruit, malgré le mouvement tournant.

A Borodino, le mouvement débordant est prévu ; Poniatowski doit l'exécuter, mais la position de l'ennemi a été mal reconnue et Poniatowski se heurte à une aile et non à un flanc.

A Ligny, même mécompte ; Erlon doit déborder les Prussiens, mais par une étrange fatalité il ne le fait pas.

L'attaque enveloppante n'est pas le propre de Napoléon ; il préfère les solutions plus simples ; il frappe sur un point, pas sur plusieurs. On ne peut guère citer que Lutzen, bataille improvisée où les divers corps marchant au canon finissent par attaquer l'ennemi de tous côtés, mais sans unité et aussi sans résultat décisif. Napoléon ne tombe sur le flanc ennemi que lorsqu'il ne peut forcer le front (Arcole) ou lorsque l'ennemi lui présente le flanc (Champaubert).

Les adversaires de l'Empereur attaquent rarement, et le plus souvent sans succès. Presque sûrs d'être battus de front, ils ont volontiers recours aux manœuvres débordantes et enveloppantes qui ne leur réussissent guère mieux. A Rivoli, leurs colonnes, destinées à envelopper les Français, sont battues successivement ; de même à Lonato et à Castiglione. A Aus-

terlitz, la manœuvre débordante contre l'aile droite française conduit à un désastre.

Les victoires des alliés sont rarement dues à une manœuvre bien déterminée ; Gross-Beeren, Dennewitz, la Katzbach, sont des combats de rencontre où la victoire semble due plutôt à la qualité supérieure des troupes alliées. Leipzig est le triomphe du nombre. Waterloo par contre est caractéristique ; c'est la contre-attaque débordante qui balaie l'assaillant devant elle. A forces égales, on pourrait dire que c'est le triomphe de la manœuvre sur la force brutale.

En somme, à part quelques exceptions qui confirment la règle, la victoire napoléonienne est essentiellement frontale. Si la manœuvre débordante a quelques beaux succès à son actif, souvent aussi elle échoue, même sous la direction de l'Empereur. L'attaque enveloppante est encore moins heureuse.

Est-ce à dire, comme on l'a prétendu, que Napoléon se soit montré tacticien médiocre ? Au contraire. Quand on peut entrer par la porte, on ne grimpe pas par la fenêtre au risque de s'y casser les jambes ou le cou. Du temps de Napoléon, la porte était ouverte ou du moins avec de la poigne on pouvait l'ouvrir ; aujourd'hui elle est fermée et il faut bien se résigner à grimper par les fenêtres. Elle ne s'est pas fermée tout d'un coup, cette porte. Chaque perfectionnement des armes à feu y a pour ainsi dire mis un verrou de plus, et maintenant elle est si bien verrouillée qu'il faudrait un concours tout exceptionnel de circonstances favorables pour réussir à l'ouvrir.

Sous Napoléon, une masse compacte, lancée au bon moment et sur le point décisif, réussissait presque toujours. Formée sous le couvert de la fumée, elle n'avait à parcourir que quelques cents pas sous un feu en général mal ajusté. Les Russes, les Autrichiens et même les Français, tiraient peu et mal ; d'ailleurs leurs fusils à pierre, même dans des mains exercées, tiraient avec trop peu de précision et de rapidité. On se battait moins à coups de feu qu'à coups d'hommes, et celui qui savait avoir le plus d'hommes au point décisif était presque sûrement vainqueur.

Il y a longtemps qu'il n'en est plus ainsi, bien que beaucoup de gens n'aient commencé à s'en douter que depuis quelques mois.

En 1859, on se bat encore à la vieille manière. Napo-

l'éon III imite son oncle. A Magenta c'est, il est vrai, l'attaque de flanc de Mac-Mahon et non l'attaque de front de la garde impériale qui donne la victoire. A Solférino, par contre, ce sont les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps français et la garde impériale qui enfoncent le centre autrichien à la façon d'Austerlitz ou de Friedland. Le mouvement débordant des Autrichiens contre la droite française échoue complètement. Solferino est encore une bataille napoléonienne. C'est à coups d'hommes et non de feu qu'on s'y bat.

La guerre de la Sécession américaine (1862-1865) nous montre déjà une tout autre tactique. Ici les armes sont meilleures et les troupes moins aguerries. Le défenseur, armé de fusils à tir rapide, s'abrite derrière des retranchements ; l'assaillant hésite à l'attaquer de front ; lorsqu'il le fait, il est généralement repoussé. A Fredericksburg, Burnside perd 10 000 hommes sans aucun résultat dans une attaque purement frontale. Hooker, qui lui succède, cherche à tourner la position ; il est tourné lui-même et battu à Chancellorsville. Lee, à Gettysburg, s'épuise contre une ligne qu'il essaie vainement d'abord de percer, puis de déborder. Dans la dernière partie de la guerre, nous voyons presque toujours l'assaillant essayant de déborder son adversaire et celui-ci étendant et amincissant son front jusqu'à ce qu'il finisse par être débordé ou percé. La percée réussit d'ailleurs rarement, même contre ces lignes amincies.

La campagne de 1864-65 en Virginie est le type de cette nouvelle tactique. Lee avec 80 000 hommes, Grant avec 120 000, se rencontrent dans les forêts de Wilderness ; après deux jours de luttes frontales où Grant perd 15 000 hommes et Lee 10 000 sans le moindre résultat, Grant essaie de tourner son adversaire par une marche de nuit ; Lee, devinant ses intentions, le prévient à Spottsylvania où, pendant quatre jours, se livre une bataille étrange. Chaque nuit, Grant fait filer son aile droite derrière son centre pour prolonger sa gauche, et chaque fois cette aile retrouve devant elle ses adversaires de la veille qui ont fait la même manœuvre. L'épuisement des deux partis met fin à la bataille après que 30 000 hommes sont tombés, sans qu'aucun des adversaires puisse s'attribuer la victoire. Après huit jours de repos, Grant recommence à manœuvrer par sa gauche, seulement pour retrouver Lee devant lui sur la rivière North-Anna. Instruit par l'expérience, Grant n'attaque pas

cette fois ; il rompt le contact et par une nouvelle manœuvre force Lee à prendre une autre position à Cold Harbour. Grant l'attaque de front et perd 8000 hommes sans succès. Il renonce alors à attaquer de front son adversaire, franchit le James River et marche sur Richmond depuis le sud. Lee se retrouve devant lui à Petersburg. Après plusieurs assauts infructueux, l'attaque, comme à Plewna, se transforme en siège. Lee renforce chaque jour ses positions de Richmond-Petersburg. Grant s'installe en face. L'hiver suspend les opérations actives. Au printemps, Grant reprend l'offensive. Repoussé de front, il prolonge sa gauche jusqu'à ce que Lee, à court d'hommes, est débordé. Il repousse encore une attaque frontale, mais succombe devant l'attaque de flanc. Lee bat en retraite. Il est vivement poursuivi et forcé à mettre bas les armes.

Cette campagne de 1864-65 est caractéristique de la tactique moderne. Nous y voyons dix batailles frontales dont aucune n'amène la décision ; nous y voyons l'assaillant cherchant toujours à gagner le flanc de son adversaire, le défenseur s'employant à l'en empêcher. Une seule fois, il n'y réussit pas, et cette fois lui est fatale. Avec des troupes peu manœuvrières, dans un terrain boisé, les fronts sont au début peu étendus. Petit à petit, l'inutilité des attaques frontales conduit à des fronts immenses. A Richmond-Petersburg, Lee, avec 60 000, occupe 60 km. ; Grant, avec 120 000, 80 km.

Le principe de la tactique moderne est posé. Devant la puissance des nouvelles armes à feu, il ne faut plus chercher la décision sur le front, mais sur le flanc.

En Europe, on profite peu des expériences américaines. Les militaires de carrière professent un profond dédain pour ces miliciens qui n'osent pas regarder l'ennemi en face. Ils oublient que des miliciens qui ont fait trois ans de campagne connaissent mieux la guerre que de vieux soldats qui ne l'ont jamais faite. D'ailleurs l'Europe n'a pas encore les armes perfectionnées de l'Amérique.

Aussi la tactique de 1866 ne diffère-t-elle guère de celle de 1859. Custoza est une bataille frontale. Sadowa est, il est vrai, une bataille plus ou moins enveloppante ; mais, à tout prendre, c'est plutôt une attaque contre deux fronts. En tous cas, on s'y bat à la vieille manière. Le feu peu meurtrier des Autrichiens n'arrête pas les Prussiens. La ligne de bataille autrichienne n'est pas débordée ; elle est enfoncée à l'angle saillant.

En 1870, au début, la tactique prussienne n'a pas changé, mais elle échoue devant le feu meurtrier des chassepots. A Wœrth, le V<sup>e</sup> corps perd 5600 hommes en attaquant de front une division française et n'obtient aucun résultat; le XI<sup>e</sup> corps, qui a deux divisions devant lui, les déborde et décide la victoire avec des pertes relativement faibles.

A St-Privat, les II<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps s'épuisent inutilement en attaquant de front un corps français; la garde royale se fait écharper sans résultat devant St-Privat. Ce n'est que l'attaque débordante du XII<sup>e</sup> corps qui donne la victoire aux Allemands.

Ces batailles se succèdent trop rapidement pour avoir une influence immédiate sur la grande tactique. La tactique de détail change seule; la troupe adopte instinctivement des formations moins vulnérables, mais on continue à se battre de front.

A Sedan, l'immense supériorité numérique des Allemands leur permet d'attaquer de tous côtés. Dans la plupart des autres batailles, ils marchent droit à l'ennemi et cela leur réussit. Les troupes de la République, peu aguerries et mal armées, cèdent le plus souvent devant l'offensive allemande. Par contre, l'offensive française échoue chaque fois devant le feu bien dirigé des Allemands. A Beaune-la-Rolande, 15000 Allemands, répartis sur un front de 8 km., résistent victorieusement à un nombre triple de Français.

Sur la Lizaine, Werder, avec 45 000 hommes, occupe 30 km.; les 140 000 hommes de Bourbaki ne parviennent ni à forcer ni à déborder cette ligne. C'est de nouveau une bataille moderne, du genre américain. Il faut, il est vrai, faire la part de la supériorité qualitative des Allemands. Il n'en reste pas moins établi qu'un front occupé à raison de un à deux hommes par mètre n'a pas été enfoncé par des forces triples.

Ce serait certes un intéressant problème de jeu de guerre que de refaire sur la carte, Wœrth sur un front de vingt kilomètres, ou la Lizaine sur un front de cinq à six. On aboutirait sans doute pour Wœrth à une journée indécise, changée peut-être le lendemain en victoire française par l'arrivée de renforts des V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> corps. Sur la Lizaine, Werder serait enveloppé et pris aussi sûrement que Mac-Mahon à Sedan.

Que de même Bazaine, à St-Privat, occupe son front un peu



plus faiblement et se prolonge au nord jusqu'à l'Orne, et l'offensive débordante des Saxons échoue.

Ce n'est donc pas d'il y a deux ans, mais d'il y a trente ans et plus, que date la tactique de l'espace : étendre son front et empêcher son adversaire d'en faire autant. En attaque : déborder et envelopper ; en défensive : prolonger.

La seule guerre européenne que nous ayons eue depuis trente ans a confirmé cette théorie. Plewna est la répétition de Richmond-Petersburg.

La récente guerre du Transvaal n'a fait que faire éclater ces vérités aux yeux du grand nombre. On y a vu des fronts occupés à raison d'un homme pour deux mètres et plus, résister avec succès à des attaques énergiquement conduites.

Nous croyons donc qu'aujourd'hui on ne peut plus mettre en doute le principe que nous avons déduit de la campagne de 1864-65 : en général, l'action décisive aura lieu sur le flanc et non sur le front. Rarement la stratégie sera assez heureuse pour amener l'assaillant de prime abord sur le flanc de son adversaire. On se rencontrera donc le plus souvent de front et on manœuvrera de part et d'autre pour gagner le flanc, ce qui conduira à une grande extension des fronts. On aura avantage à engager dès l'abord peu de troupes sur un grand front pour pouvoir, à l'abri de ce rideau, gagner avec le gros le flanc de l'ennemi. Même en admettant, ce qui n'est pas prouvé, que pour l'attaque décisive, il faille des masses plus ou moins compactes, des troupes de choc, il n'en reste pas moins qu'une bonne partie des troupes auront avantage à prendre des fronts beaucoup moins denses que ceux que prescrivent les règlements d'exercice actuels.

Depuis la guerre du Transvaal, il s'est manifesté un peu partout une tendance à étendre les fronts, mais combien peu ! Le nouveau règlement autrichien prescrit pour la compagnie 130-150 pas au lieu de 100 ; en Allemagne on parle aussi de 130-150 mètres ; il y en a peut-être qui préféreraient 135 ou 140 ! En France on admet 150 m. Notre règlement suisse, bien que révisé en 1901, donne 100 m. comme front maximum de la compagnie.

Notre instruction sur les états-majors de 1902 donne pour les unités supérieures les chiffres suivants, qui correspondent à peu près à ce qu'on admet dans d'autres armées :

Bataillon (800 f.) 300 m.	soit $\frac{8}{3}$	fusils par mètre.
Régiment (2400 f.) 600 m.	» 4	»
Brigade (4800 f.) 1000 m.	» 4,8	»
Division (10 000 f.) 1500-2000 m.	» 5-7	»
Corps d'armée <sup>1</sup> (25 000 f.) 3000-4000 m.	soit 6-8	»

Nous ne voyons pas pourquoi on fixerait aux unités des fronts de combat normaux. Passe encore pour la compagnie, pour avoir une base ; pour les unités supérieures, le front dépendra de la tâche de l'unité et pourra varier dans des limites très élastiques, sans qu'un front soit plus normal que l'autre.

Il serait certainement plus logique d'indiquer pour chaque unité des fronts de combat minimum et maximum, et encore ces limites pourront-elles toujours être franchies dans des cas exceptionnels.

Essayons de fixer à peu près ces limites.

Comme nous l'avons dit, on ne se bat plus à coups d'hommes mais à coups de feu. Or, sauf dans des circonstances exceptionnelles, il est manifestement impossible d'employer au feu plus de deux hommes par mètre. Quand à admettre qu'il en faille trois fois autant pour nourrir et entretenir le combat, cela ne peut nous entrer dans la tête.

Qu'au début du combat, une unité agissant pour son compte, prenne un front restreint pour se réserver la faculté de le prolonger selon les circonstances, très bien, mais au moment décisif les hommes qui ne sont pas au feu ne pèsent pas dans la balance.

Jamais, dans les batailles modernes les plus acharnées, les pertes n'ont atteint la moitié des combattants. Par conséquent pour avoir deux hommes par mètre au moment décisif, il ne sera jamais nécessaire d'en avoir plus de quatre au début. Encore ce maximum ne s'applique-t-il pas aux petites unités. Le front d'une compagnie doit lui permettre de mettre en ligne dès le début tous ses fusils, si cela est nécessaire ; le front minimum sera donc de 100 m. Le bataillon aussi aura intérêt à mettre en ligne de prime abord un grand nombre de fusils ; ce ne sera qu'exceptionnellement qu'il lui sera utile d'avoir quatre fusils par mètre, cependant cela pourra arriver.

<sup>1</sup> Nous ne tenons compte que des fusils de l'infanterie.

Les fronts minima seraient donc :

Compagnie . . . .	100	Brigade . . . .	1200
Bataillon . . . .	200	Division . . . .	2500
Régiment . . . .	600	Corps d'armée . .	6000

On remarquera que pour les grandes unités ces minima sont sensiblement supérieurs aux normes actuelles. Nous croyons cependant avoir raison. Avec les fronts actuels ces unités sont dans l'impossibilité matérielle de mettre en ligne tous leurs fusils, même sur quatre rangs (les six bataillons d'une brigade formés en ligne de colonnes par peloton occuperaient  $175 \times 6 = 1050$  m.). Quant aux troupes de choc, aux masses qui n'arrivent qu'au dernier acte, tambours battant et enseignes déployées, c'est très beau sur le papier et sur les champs de manœuvre, mais on n'en trouve pas d'exemples dans les batailles modernes.

Quels seront les fronts maxima ?

Pour les petites unités cela dépendra essentiellement du terrain ; pour les grandes unités, du but qu'on a en vue.

Il y a des exemples de positions défendues avec 1 homme pour deux mètres tout compris. Sans vouloir aller aussi loin, nous croyons que dans des circonstances favorables, la ligne de feu n'aura pas besoin d'être plus dense que cela. Ainsi une compagnie encadrée à droite et à gauche, dans une position fortifiée, avec un bon champ de tir et des réserves à proximité raisonnable, pourra tenir un front de 400 m.

Un bataillon dans des conditions analogues pourrait, théoriquement, occuper 1600 m. Il faut cependant en rabattre un peu ; chez nous du moins, on trouvera rarement 1600 m. de terrain uniformément favorable. Il y aura des points qui devront être occupés plus fortement que d'autres ; il faudra ou diminuer le front des compagnies ou en garder une en réserve. On pourrait aller jusqu'à 1200 m., ce qui représente quatre compagnies à 300 m. ou trois à 400 m.

De même pour le régiment, la brigade, la division, le corps d'armée, il faudra chaque fois rabattre quelque chose. Avec 2400 et 4500 m. un régiment ou une brigade présentent encore une ligne de feu d'un homme par mètre, soit presque coude à coude. La division, à laquelle l'artillerie donne plus de solidité, pourra fort bien, en terrain favorable, occuper 10 kilomètres et le corps d'armée 20 à 25 kilom.

Nous aurions donc le tableau ci-dessous :

Compagnie . . .	100- 400	Brigade . . .	1200- 4500
Bataillon . . .	200-1200	Division . . .	2500-10000
Régiment . . .	600-2400	Corps d'armée	6000-25000

Des fronts moindres que le minimum deviennent des fronts de manœuvres. Au delà du maximum ce sont des fronts d'observation, des rideaux, capables seulement d'une résistance momentanée.

Certainement nos maxima paraîtront un peu élevés, mais ils ne faut pas oublier que tout comme les minima, ils seront exceptionnels. Nous n'avons d'ailleurs indiqué ceux des grandes unités que pour répondre d'avance à ce reproche. 25 kilomètres pour un corps d'armée de 33 000 hommes c'est à peu près la densité de Lee à Richmond, de Werder à Montbéliard et d'Osman-Pacha à Plewna, et les armes d'aujourd'hui ont une puissance bien autre que celles d'alors.

Il va de soi qu'une armée, de six corps par exemple, ne prendra pas un front de 150 kilomètres. Elle aura peut-être 1-2 corps en défensive frontale à 15-20 km., 3 en offensive débordante à 8-10 km, et 1-2 en réserve, soit en tout 40-60 km. C'est beaucoup sans doute, mais est-ce trop? Werder, Lee, Grant ont dirigé des batailles sur des fronts qui n'étaient guère moindres, et pourtant ils n'avaient ni ballons, ni teuf-teuf, ni bicyclettes. Avec toutes les ressources de la technique moderne, pourquoi les généraux d'aujourd'hui ne feraient-ils pas autant et un peu plus? La difficulté sera moins dans la direction que dans l'emploi des réserves, dont les jambes ne sont pas plus longues qu'il y a cent ans, et qui risqueront souvent d'arriver trop tard. Mais ces réserves ne seront pas derrière le centre, elles seront en général derrière l'aile débordante, et leur emploi le plus probable sera de prolonger cette aile. Nous n'avons d'ailleurs par la prétention de donner des leçons sur la conduite des armées; nous voulons seulement établir qu'il ne semble pas impossible de diriger une bataille sur un front de cinquante kilomètres et plus.

Passé encore pour cela, dira peut-être quelqu'un de nos collègues, mais nous voudrions bien vous voir conduire une compagnie sur un front de 400 mètres ou un bataillon sur 1200 m. Nous devons avouer que dans des manœuvres de paix où l'ennemi ne respecte pas du tout le feu et fort peu les

ordres des juges de camp, nous ne nous en soucierions guère. Nos lignes minces seraient percées et mises en déroute sans difficulté par des forces même inférieures, mais mieux « dans la main de leur chef », suivant l'expression consacrée. En guerre, il en serait certainement tout autrement. Le bel élan de notre adversaire s'arrêterait à 600-800 m. et pour peu que nous soyons bien en position, il y resterait des heures à nous envoyer d'inoffensifs pruneaux. D'ailleurs, répétons-le, des fronts de 400 m. pour une compagnie sont exceptionnels, on dépassera rarement 300 m., mais nous doutons fort que la conduite d'une compagnie au feu soit plus difficile sur 2-300 m. de front que sur 100. En manœuvres, le capitaine modèle, au milieu de sa compagnie de 100 m. la dirige comme il veut au moyen de signaux de sifflet, de trompette ou de sabre. A 200 mètres ou à 300 on ne voit ni n'entend plus ses signaux, rien ne va plus. Il est probable qu'en guerre, avec la fusillade et la canonnade à droite et à gauche, avec l'inévitable nécessité pour tout le monde, le capitaine compris, de se couvrir le mieux possible, les signaux ne seraient pas mieux compris à 100 m. qu'ils le sont sur la place d'exercice à 300.

Dans l'idée que nous nous faisons de la bataille moderne, l'action du chef consiste à bien engager ses unités. Une fois celles-ci engagées et bien au clair sur ce qu'on attend d'elles, le chef supérieur ne les dirige plus, il les surveille pour pouvoir au besoin les faire soutenir ou renforcer par d'autres.

Ainsi un capitaine se demandera combien de sections il veut mettre dans la ligne de feu; il orientera clairement les chefs de ces sections sur le but à atteindre, et ensuite il les laissera faire. Il lui sera difficile de faire autrement et tout effort dans ce but sera plus nuisible qu'utile. A partir de ce moment sa tâche sera d'une part de surveiller la ligne de feu, de l'autre de diriger ses soutiens, s'il en a, de façon à les avoir au bon endroit et au bon moment. Ce seront donc les chefs de section, souvent même les chefs de groupe qui dirigeront la ligne de feu. Or rien dans ce que nous avons dit ne nécessite le moindre changement dans l'école de section. Le règlement nous dit que la section de 20 files aura un front de 50 m. et qu'il y aura 15 m. entre les sections, ce qui donne à la compagnie un front de 115, 180 ou 245 m. suivant que l'on déploie une, deux, trois ou quatre sections. Si par ailleurs le règle-

ment fixe le front à 100 m. c'est d'après le principe, faux selon nous et en tous cas passé de mode, de n'engager ses sections que successivement. Si en outre, on se rappelle que la section a actuellement 24 files, soit 60 m., nous obtenons les fronts de 135, 210 et 285 m., autant dire 300 m., sans le moindre croc-en-jambe au règlement.

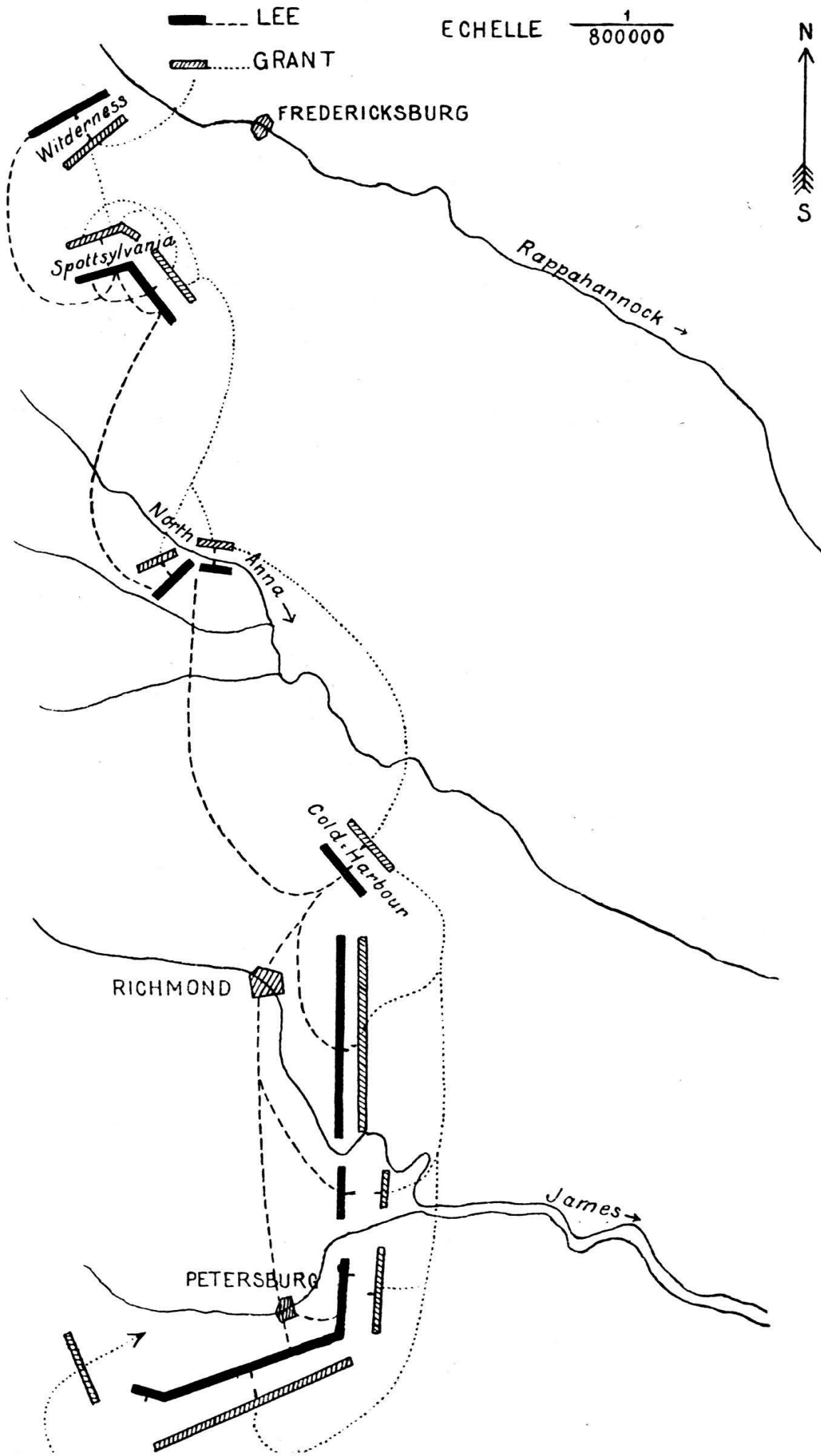
La ligne de feu ne sera donc pas plus difficile à conduire qu'auparavant. Quant aux soutiens et aux réserves, ils le seront moins puisqu'ils disposeront de plus de place.

Quant à savoir de quelle manière la ligne de feu sera conduite, cela sort un peu du cadre de notre sujet; nous n'en dirons donc que deux mots. Pour que la ligne de feu soit bien conduite, il faut en premier lieu que les chefs et si possible la troupe, soient exactement orientés sur leur tâche, offensive ou défensive. En second lieu, il faut que les chefs de section et de groupe s'appliquent à résoudre cette tâche par un emploi judicieux du feu et du terrain, basé sur le bon sens et non sur quelque inapplicable schéma vieux ou nouveau. Les bonds seront longs ou courts, par grands ou par petits groupes, selon les circonstances.

Nous avons indiqué des fronts de combat maxima et minima. Il n'est guère possible de préciser davantage. Chaque tâche tactique est un problème qui doit être résolu pour son compte, et l'on ne peut pas donner de recettes; on peut tout au plus dire que l'assaillant perdant en général plus de monde que le défenseur, les formations offensives seront plus denses que les fronts défensifs. Mais cette assertion n'a rien d'absolu. Il y a des positions qui sont plus faciles à attaquer qu'à défendre.

Une compagnie qui, en attaque, occuperait un front de 300 mètres risquerait fort, après avoir fait quelques pertes, de ne plus avoir la cohésion nécessaire pour avancer. D'autre part, avec 100 m. elle ne pourra employer tous ses fusils qu'en présentant une masse compacte et vulnérable. Avec 150 m. elle sera encore en ligne serrée sur un rang. En terrain découvert le front le plus propice sera environ 200 m., ce qui correspond à 3 sections avec distances réglementaires. En défensive la compagnie étant moins exposée au feu, pourra sans danger avoir un front plus dense, 150 m. par exemple. D'autre part, elle a besoin de moins de monde pour nourrir le combat, et pourra souvent s'étendre jusqu'à 300 m. et plus.

CAMPAGNE DE VIRGINIE 1864-1865



Nous ne voudrions pas préciser davantage, nous retomberions dans la manie du schéma que nous reprochions à d'autres. Pour nous il n'y a pas de front normal; une compagnie peut aussi bien prendre 300 m. que 150, un bataillon aussi bien 800 m. que 300, et ainsi de suite. L'art est de savoir prendre dans chaque cas particulier le front qui convient.

Pour fixer les idées, nous donnons cependant le tableau approximatif ci-dessous :

	Minimum.	Moyenne.	Maximum.
Compagnie . . . . .	100	200	400
Bataillon . . . . .	200	500	1 200
Régiment . . . . .	600	1 000	2 400
Brigade . . . . .	1 200	2 000	4 800
Division . . . . .	2 500	4 000	10 000
Corps d'armée . . . . .	6 000	10 000	25 000

Encore une fois nos moyennes ne sont pas des normes, ce sont simplement des chiffres que l'on peut prendre faute de mieux et sans risquer de se tromper beaucoup, lorsqu'on est insuffisamment renseigné, ce qui sera souvent le cas.

En somme nous croyons avoir montré par l'histoire militaire :

1<sup>o</sup> Que dans la bataille moderne, on cherchera la décision sur le flanc.

2<sup>o</sup> Que cela conduira à une grande extension des fronts.

3<sup>o</sup> Que d'ailleurs les fronts de combat varieront beaucoup selon les circonstances.

4<sup>o</sup> Que les fronts minima seront jusqu'à la brigade à peu près égaux, pour les grandes unités sensiblement supérieurs aux fronts admis jusqu'ici comme normaux.

Si dans notre exposé historique nous avons peu parlé de la guerre du Transvaal, c'est que les exemples tirés de cette campagne anormale nous ont paru moins probants que ceux tirés des dernières grandes guerres d'Europe et d'Amérique.

Nous ne nous flattons pas d'avoir réussi à convaincre tout le monde sur tous les points; nous croyons cependant avoir justifié le mot de M. Cecchi : dans les batailles de l'avenir on luttera pour l'espace.

L.